

Les valeurs dans le discours*

Denis Apothéloz, Université de Neuchâtel

Summary. This contribution begins by distinguishing between the prevalent meanings ascribed to the term „value“ in scientific texts and then reconstructs some variants of the notion of value from a semiological and pragmatic perspective. On the basis of the concepts „cultural preconstruct“, „axiological category“, „consistency“, „subjective, social, and absolute truth“, as well as „pragmatic function“, the acts of subscribing to an evaluation, evaluating, and imputing an evaluation are explicated. In conclusion, it is shown how evaluations which are implicit in a text can be made explicit.

Zusammenfassung. Der Beitrag beginnt mit der Unterscheidung der wichtigsten Bedeutungen des Terminus „Wert“ in der wissenschaftlichen Literatur und rekonstruiert einige Varianten des Wertbegriffs dann auf semiologischer und pragmatischer Basis. Mithilfe von Begriffen wie „kulturelles Vorkonstrukt“, „axiologische Kategorie“, „Konsistenz“, „subjektive, gemeinschaftliche und absolute Wahrheit“ sowie „pragmatische Funktion“ werden Vorgänge wie die Wertübernahme, die Bewertung und die Bewertungsunterstellung expliziert. Abschließend wird gezeigt, wie sich die in einem Text implizit gegebenen Wertungen explizit machen lassen.

La difficulté qu'on éprouve aujourd'hui à parler des valeurs d'un point de vue linguistique et sémiologique tient pour une bonne part à l'histoire de ce terme dans les sciences humaines et aux emplois, parfois très différents, qui en ont été faits. Aussi allons-nous tenter de dresser, en guise d'introduction, une liste des acceptions qui nous ont paru les plus caractéristiques.

Sens 1 – la valeur en tant que produit social, ou entité culturelle réglant le fonctionnement des sociétés. Dans cet emploi, les valeurs sont plus ou moins explicitement rapportées à la faculté, typiquement humaine – dit-on –, de concevoir des idéaux. Un jugement de valeur est alors conçu comme l'expression de „la relation d'une chose avec un idéal“ (Durkheim 1911:451). On parlera par exemple, dans cette optique, de valeurs religieuses, morales, humaines, esthétiques, patriotiques, juridiques etc., en tant que principes réglant les conduites humaines.

Sens 2 – la valeur en tant qu'ensemble de propriétés propres à une entité, et la définissant ainsi comme un ensemble de différences par rapport auxquelles elle s'oppose à d'autres entités. Cette conception, dans laquelle on retrouve des éléments de la pensée ensembliste (cf. le concept de „complémentaire“), est très caractéristique de la pensée structuraliste. Elle revient, poussée à l'extrême, à ne plus voir dans l'entité que le point de convergence d'un faisceau d'oppositions – voir par exemple la notion de valeur chez Saussure.

Sens 3 – la valeur en tant que position sur un axe entre les pôles positif et négatif. Cet emploi est sans doute le plus formel. L'ensemble des valeurs possibles est alors assimilé à un domaine d'interprétation: de même qu'il y a des valeurs de vérité, il y a des valeurs tout court.

Ces trois emplois pourraient être qualifiés de primitifs, en ce sens que tous ceux qu'on pourra décrire après eux leur empruntent certaines de leurs caractéristiques.

Sens 4 – il s'agit de toute une série d'emplois qu'on peut considérer comme des généralisations du sens 3: ainsi lorsqu'il s'agit, en sémantique pragmatique, de déterminer la „valeur illocutoire“ d'un énoncé par rapport à un ensemble d'actes. La valeur est alors le résultat d'une application d'un ensemble d'énoncés sur un ensemble d'actes.

Sens 5 – si la valeur au sens 4 appartient bien au domaine du discours, elle est en revanche dépourvue de tout caractère axiologique. Or, c'est précisément la dimension axiologique qui est caractéristique de ce cinquième emploi. Nous définirons cette dimension comme un complexe de catégories puisées dans des valeurs au sens 1 et qui, quand elles sont manifestées dans du discours – par exemple sous la forme d'éclairages d'objets (Grize 1981) – déclenchent des phénomènes d'orientation argumentative (Ducrot 1980:29–30), via des valeurs au sens 3. Au sens 5, les valeurs sont ainsi l'ensemble des manifestations sémiotiques – et plus particulièrement ici, linguistiques – de l'application de valeurs au sens 1 sur les valeurs au sens 3.

C'est à propos de ce dernier type de valeurs que nous allons présenter quelques réflexions.

1. Les valeurs comme objets sémiotiques particuliers

Nous aimerions ici soutenir la thèse selon laquelle les valeurs (au sens 5) sont des entités discursives d'une nature particulière. Dans le but de mieux saisir cette spécificité, nous examinerons la question d'abord du point de vue sémiologique, ensuite du point de vue pragmatique.

1.1 Point de vue sémiologique

En premier lieu nous noterons que les valeurs se caractérisent par leur *bipolarité*. Cette constatation, parfaitement banale, ne fait que prendre acte d'un lien fonctionnel avec les valeurs au sens 3. Il nous paraît toutefois important de le mentionner, ceci pour plusieurs raisons. Premièrement, la bipolarité constitue le caractère par excellence qui permet de distinguer les valeurs des autres éléments du discours. Deuxièmement elle a directement à voir avec leur logique, en particulier avec leurs principes organisationnels internes. Enfin elle explique, au sens fort du terme, trois autres caractéristiques selon nous fondamentales, que nous allons maintenant examiner.

Cette bipolarité n'est jamais totalement exclusive. Une valeur manifeste toujours simultanément, mais à des degrés divers, les deux pôles qui la constituent comme objet spécifique. C'est dire qu'entre ces deux pôles, il est théoriquement possible d'imaginer n'importe quelle position intermédiaire. Les échelles de valeur présentent ainsi un mode d'organisation qui est typiquement celui des

sériations (Piaget 1970:328). De là sans aucun doute le lien souvent mentionné entre la valeur et l'opération de comparaison.

Il découle immédiatement de cette idée une troisième caractéristique: toutes les fois qu'on compare des objets en les projetant sur des échelles de valeurs, on construit des systèmes d'oppositions, des hiérarchies, en un mot des *classifications*. Que les valeurs soient toujours, du moins virtuellement, des systèmes de classification, nous semble particulièrement important. En effet, les discours quotidiens manipulent constamment des valeurs à des fins classificatoires, opposent des valeurs à d'autres valeurs, des systèmes de valeurs à d'autres systèmes de valeurs, et ceci très souvent dans des contextes éminemment polémiques. En ce sens, les catégories axiologiques constituent les lieux privilégiés où peuvent s'afficher des différences, où des systèmes de pensée peuvent se confronter et s'affronter. Comme le dit très justement P. Bourdieu, „les systèmes de classements sont des produits sociaux et, à ce titre, sont des enjeux d'une lutte permanente“ (Bourdieu 1980:92). Nous entrons ici de plein pied dans la dimension sociologique de la valeur.

Nous aimerions enfin signaler d'une façon quelque peu intuitive l'affinité entre les valeurs et le *quantitatif*, plus précisément la propension que manifestent les contenus axiologiques à investir tout ce qui, dans la langue, est susceptible d'exprimer la quantité. Qu'on songe, à titre d'illustration, à ce slogan vantant les qualités d'une machine à laver: „quarante petits centimètres pour quatre grands kilos de linge!“ ...

1.2 Point de vue pragmatique

Soit la notion de *préconstruit culturel*, entendue comme un ensemble organisé de connaissances, croyances, opinions, expériences, valeurs, etc. propres à une communauté déterminée, et plus ou moins également (inégalement!) réparties dans les individus qui la constituent (Grize 1982:214 sqq.). Considéré sur le plan collectif comme sur le plan individuel, le préconstruit culturel présente indissociablement deux aspects: d'abord celui d'une mémoire, dans la mesure où il est le produit de discours et d'expériences historiquement accumulés; ensuite celui de ce que Bourdieu nomme l'*habitus*, entendu comme un ensemble de dispositions permanentes, une „capacité d'engendrement de pratiques ou de discours“ (loc.cit.:135). Il est bien entendu que sur le plan individuel, le préconstruit peut varier de façon considérable à l'intérieur d'une même communauté – au moins autant que les *idiolectes* par rapport à la langue standard.

Se pose alors la question de voir comment les systèmes de valeurs, composante importante de ce préconstruit, sont transportés dans les discours, et de quelles fonctions les investit celui qui parle ou écrit. C'est principalement de ce problème que nous traiterons sous 2.

Une communauté humaine – bien sûr imaginaire – dont les individus partageraient tous exactement le même préconstruit culturel fonctionnerait sans aucun système de valeurs – ou avec un seul système, ce qui revient au même. Pour elle, la notion même de valeur ne saurait exister. De sorte qu'une des thèses que nous soutenons ici est que l'idée de valeur est indissociable de celle d'*altérité*. Évaluer un objet, un comportement ou un dire c'est toujours, d'une certaine manière, laisser entendre que d'autres évaluations sont possibles. Transposée

dans le domaine de la logique des discours, cette thèse nous conduit à postuler un lien étroit entre l'occurrence d'une valeur et les images des protagonistes de la communication telles qu'elles transparaissent dans leur discours. La question qui nous occupe nous place ainsi au coeur même de la problématique de l'argumentation.

2. Décrire les valeurs

Etudier les valeurs suppose qu'on se donne des moyens heuristiques de les décrire. Nous présentons dans cette section quelques notions qui devraient servir à cette fin.

2.1 Catégories axiologiques

Il paraît extrêmement difficile de donner une description valable des phénomènes qui nous intéressent sans avoir recours à un moment ou à un autre à une liste, aussi discutable soit-elle, de quelques catégories axiologiques fondamentales par rapport auxquelles nous construisons des jugements de valeur. La littérature consacrée à ce sujet abonde d'ailleurs de telles listes, qui varient beaucoup selon le point de vue adopté. Nous retiendrons quant à nous quatre macro-catégories: celle de l'aléthique (vrai-faux), du praxique (bon pour/mauvais pour, utile/inutile), de l'éthique (bien/mal, juste/injuste) et de l'esthétique (beau/laid). Nous admettrons en outre que ces catégories ne sont pas nécessairement exclusives. Qualifier par exemple un échange verbal de „malentendu“ nous paraît relever simultanément de valeurs aléthiques et praxiques (dans „malentendu“ il y a l'idée d'„erreur“, mais aussi d'„inadaptation“).

D'autre part, la notion d'aléthique cache une ambiguïté. Cela tient en particulier à l'utilisation qui en est parfois faite en linguistique pragmatique pour qualifier les actes d'assertion.

Selon les principes déontologiques qui règlent l'échange verbal, un individu n'est censé asserter une proposition que s'il croit sincèrement que cette proposition est vraie. Il s'agit là de ce qu'on a nommé parfois la „norme de sincérité“, condition de réussite, „de félicité“ des actes d'assertion. Partant de cette idée, A. Berrendonner a montré qu'il était possible, et même souhaitable, de raffiner quelque peu cette conception brutale et somme toute peu naturelle de la vérité-fausseté (Berrendonner 1981:35–73). Il a été ainsi amené à distinguer trois sortes de vérités: celle dont seul le locuteur se porte garant (*L*-vérité), celle que le locuteur rapporte à une opinion générale, à une *doxa* (*On*-vérité) et celle qu'il rapporte à un état du réel, à l'„ordre des choses“ (\emptyset -vérité). A ces trois vérités correspondent respectivement des propositions idio-aléthiques, koino-aléthiques et onto-aléthiques (loc.cit.:68–69).

Or, ce que désigne ici le terme „aléthique“ est passablement différent de ce que nous entendons par le même vocable. Dans un cas, il s'agit d'une notion qui ressortit essentiellement à la pragmatique (elle concerne le rapport qu'entretient le locuteur à sa propre énonciation), et qui repose sur un a priori de la communication verbale: le principe de sincérité, qui relève de valeurs au sens 1 (cf. supra). Dans l'autre en revanche, il est question de phénomènes spécifiquement axiologiques, d'un aspect du contenu de la communication verbale, et non du rapport du locuteur à ce contenu.

Néanmoins, les distinctions introduites par Berrendonner ne sont pas totalement étrangères à notre problème. Car les valeurs ne constituent pas des contenus purement cognitifs. Elles sont prises en charge sous diverses modalités par un locuteur. Et les distinctions que nous venons de voir nous paraissent fournir un excellent moyen d'appréhender ces diverses modalités de prise en charge. Dire à quelqu'un „j'estime que vous avez tenu des propos infâmes!“, ou „vous auriez tenu ...“, ou encore „vous avez tenu ...“, ce n'est évidemment pas pareil. Nous utiliserons plus loin ces „trois vérités“ comme outil de description, lorsque nous aborderons le problème des fonctions pragmatiques des valeurs (2.3).

2.2 La notion de consistance

Cette notion concerne principalement les valeurs nominalisées. Elle découle de l'hypothèse suivant laquelle ces valeurs sont toujours, en dernière analyse, décomposables en deux types de constituants: un élément valorisé („contenu“, au sens classique); et un élément valorisant, élément méta par rapport au précédent, qu'il prend pour objet et dont il prédique une valeur (au sens 3) positive ou négative. Or, on peut constater que la cohésion qui unit ces deux éléments est susceptible de variations importantes selon la valeur nominalisée prise en considération; et que, d'autre part, un même vocable peut se voir attribuer des valeurs totalement opposées suivant le lieu idéologique d'où l'on parle, le contexte discursif, etc. Imaginons trois textes: l'un où il est question de „liberté d'expression“; un autre où il est question de „patriotisme“; et un troisième qui parle, à propos du caractère d'une personne, de sa „simplicité“. La première de ces expressions paraît être, du moins dans notre culture (et dans ses manifestations publiques!), systématiquement affectée de valeur positive. La deuxième, en revanche, peut varier du tout au tout de ce point de vue, suivant le lieu idéologique où la parole est prise – alors que, notons-le, sa stabilité est grande au sein de chacun de ces lieux. Quant à la troisième, elle est susceptible de toutes sortes de fluctuations, et c'est essentiellement le contexte qui en détermine la valeur. La notion de consistance devrait précisément nous permettre d'estimer la force du lien qui unit les deux éléments que nous avons distingués, et ainsi de comparer les valeurs nominalisées en fonction de leur degré de consistance.

Une notion très proche de celle-ci, mais qui concerne les valeurs au sens 1, a été développée par E. Dupréel (Dupréel 1957).

2.3 Fonctions pragmatiques

Il s'agit ici des différentes fonctions pragmatiques – mais aussi, en un sens, „logiques“ – que l'énonciateur assigne aux valeurs qu'il manipule. N. Rescher en a distingué trois (Rescher 1969:7 sqq.): *souscrire* (croire, adhérer), *évaluer* (faire un jugement) et *imputer* (attribuer à quelqu'un une croyance, une adhésion, un jugement). Nous les prendrons à notre compte, tout en considérant que ce sont là des macro-fonctions, donc des familles de fonctions.

Nous allons maintenant examiner chacune de ces familles et tenter d'en formuler des descriptions en utilisant les „trois vérités“ de Berrendonner.

2.3.1 Souscrire

Nous retiendrons ici deux aspects. D'abord, on ne peut souscrire à une valeur ou à un jugement évaluatif que dans la mesure où ceux-ci existent déjà, ont un

caractère ouvert, public. On se trouve donc dans l'ordre d'une *ON*-vérité. Ensuite, souscrire c'est bien sûr adhérer, faire sienne une valeur. On est ici dans l'ordre d'une *L*-vérité. Comme par ailleurs souscrire c'est toujours, dans un discours, accomplir quelque chose de l'ordre du DIRE – et nous mettons dans le dire également tout ce qui relève de l'implicite – on peut alors formuler la souscription de la façon suivante.

Souscrire: DIRE (*L*, *ON*-vrai(p_{val}) & *L*-vrai(p_{val}))

Ce qui se lit: „*L* dit qu'une certaine proposition évaluative p_{val} *ON*-vraie est vraie également pour lui“.

2.3.2 Evaluer

Nous distinguerons deux sortes d'évaluations: d'une part celles qui prétendent à une \emptyset -vérité, d'autre part celles qui ne prétendent qu'à une *L*-vérité. Cette distinction nous a paru utile même si, dans la pratique, elle n'est pas toujours aisée à établir. Nous baptiserons „évaluer₁“ et „évaluer₂“ ces deux formes de l'évaluation. Dans le symbolisme que nous avons choisi, elles se laissent alors décrire ainsi:

Evaluer₁: DIRE (*L*, \emptyset -vrai(p_{val}))

Evaluer₂: DIRE (*L*, *L*-vrai(p_{val}))

2.3.3 Imputer

Il s'agit de l'attribution, à son interlocuteur ou à un tiers, soit d'une évaluation, soit d'une souscription. Imputer ne peut dès lors être défini que par rapport à évaluer et à souscrire. Ayant distingué deux types d'évaluations, nous devons donc enregistrer trois types d'imputations: imputer une souscription („imputer₁“), imputer une évaluation au sens 1 („imputer₂“) et au sens 2 („imputer₃“).

D'autre part, imputer suppose une deuxième instance, distincte du locuteur. Ce peut être l'interlocuteur, un tiers, mais aussi un groupe de personnes, une idéologie, une opinion attestée. Nous désignerons par *X* cette instance dans notre formalisme. Soit:

Imputer₁: DIRE (*L*, DIRE(*X*, *ON*-vrai(p_{val}) & *X*-vrai(p_{val})))

Imputer₂: DIRE (*L*, DIRE(*X*, \emptyset -vrai(p_{val})))

Imputer₃: DIRE (*L*, DIRE(*X*, *X*-vrai(p_{val})))

On notera en passant que souscrire et évaluer supposent toujours, de la part du locuteur, en engagement vis-à-vis de la proposition évaluative – dans ce qui est directement l'objet de son dire, il y a toujours un \emptyset -vrai ou un *L*-vrai. En revanche imputer n'implique a priori aucune espèce d'engagement particulier. Le locuteur se présente occupant une position de témoin, de sorte que son imputation peut fonctionner comme une explication (Borel 1981:24).

Il convient d'insister sur le fait qu'il s'agit de fonctions primitives. D'une part notre énumération n'est certainement pas exhaustive; d'autre part ces fonctions peuvent être combinées entre elles: évaluer une souscription, évaluer une imputation, évaluer une évaluation, imputer une évaluation d'une souscription, et ainsi de suite. Au reste, il importe de retenir qu'elles constituent autant de façons d'introduire des éléments axiologiques dans le discours, et donc d'effectuer ce que C. Kerbrat-Orecchioni nomme un saut interprétatif (Kerbrat-Orecchioni 1980:95).

3. Valeurs et contenus implicites

Outre les six fonctions que nous venons de décrire, il est également possible d'introduire des valeurs dans le discours par le biais de contenus implicites. Soit l'exemple suivant:

Impressionnisme: Ce terme, emprunté à la peinture, a été appliqué à la musique depuis Debussy, donnant ainsi lieu à toute une cascade de malentendus. Dans cette conception impropre, il veut généralement désigner des musiques qui, plus ou moins influencées par Debussy, témoignent d'un certain flou dans l'écriture et l'orchestration. Cette impropriété provient du fait que le terme a ainsi été employé par des musicologues et critiques de l'époque debussyste [...] pour qui les audaces du musicien de *La Mer* [...] n'étaient que manifestations anarchiques et arbitraires par rapport aux canons d'école. (Rostand 1970:117–118)

Le mot-clé – celui qui réalise un „saut interprétatif“ – est ici le terme „malentendu“. Or l'idée de malentendu est explicitement rapportée comme la conséquence nécessaire du transfert d'un terme d'un domaine dans un autre (cf. „donnant ainsi lieu“). Elle est, en ce sens, construite. Il y a donc là une sorte d'enthymème dont le point d'arrivée serait la notion de malentendu, et le contenu implicite une proposition normative du genre: „on ne peut pas transférer un terme d'un domaine dans un autre sans modifier du même coup sa signification et s'exposer ainsi à des malentendus“. La valeur est ainsi organiquement liée à l'implicite.

Par ailleurs, un examen même superficiel montre que, loin d'être un phénomène local, cette valeur traverse l'ensemble du texte, et en constitue ainsi un des éléments pivots. C'est en s'articulant sur elle que d'autres valeurs peuvent être introduites („conception impropre“, „un certain flou“, „cette impropriété, „manifestations anarchiques et arbitraires“), et que la réalité historique peut être pensée comme la succession des conséquences historico-culturelles du non-respect d'une règle. On peut alors, suivant en cela les thèses de Berrendonner, se poser la question de l'instance invoquée par l'auteur comme source de la contrainte qui s'exerce sur les utilisateurs de tels termes (Berrendonner 1982:37 sqq.). Or, cette source est ici indissociable de la valeur initiale. Sa force, son pouvoir de persuasion, sont à la mesure de la consistance de cette valeur – les idées de malentendu et d'impropriété véhiculent, dans notre culture, des valeurs négatives fortement consistantes. Le lecteur est ainsi amené à chercher dans son propre préconstruit l'origine de la contrainte qui s'exerce sur lui.

Il est patent que les modèles standard de la communication, centrés quasi exclusivement sur la transmission de l'information et ses différents organes, sont totalement impuissants à rendre compte de tels phénomènes.

Note

* Cet article reprend de nombreux points d'une étude que j'ai menée avec F. Aqueci (Apothéloz et Aqueci 1983).

Bibliographie

- Apothéoz, D. et F. Aquerci (1983), „L'insertion des valeurs dans le discours: matériaux pour une étude dans le cadre de la logique naturelle“. *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques* 44:b.
- Berrendonner, A. (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris: Ed. de Minuit.
- Berrendonner, A. (1982), *L'éternel grammairien*. Berne et Francfort/M.:Lang.
- Borel, M.-J. (1981), „L'explication dans l'argumentation: approche sémiologique“. *Langue Française* 50:20–38.
- Bourdieu, P. (1980), *Questions de sociologie*. Paris: Ed. de Minuit.
- Ducrot, O. et al. (1980), *Les mots du discours*. Paris: Ed. de Minuit.
- Dupréel, E. (1957), „Consistance et valeurs“. *Dialectica* 11:345–353.
- Durkheim, E. (1911), „Jugements de valeur et jugements de réalité“. *Revue de métaphysique et de morale* 19:437–453.
- Grize, J.-B. (1981), „L'argumentation: explication ou séduction“. In: *L'argumentation*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon:29–40.
- Grize, J.-B. (1982), *De la logique à l'argumentation*. Genève: Droz.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris: Armand Colin.
- Piaget, J. (1970), *Epistémologies des sciences de l'homme*. Paris: Gallimard.
- Rescher, N. (1969), *Introduction to Value Theory*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Rostand, C. (1970), *Dictionnaire de la musique contemporaine*. Paris: Larousse.

Denis Apothéoz
Centre de Recherches sémiologiques
Clos-Brochet 30
CH-2000 Neuchâtel